Lè dou marghelî

Autor(en): **[s.n.]**

Objekttyp: **Article**

Zeitschrift: **Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande**

Band (Jahr): **35 (1897)**

Heft 21

PDF erstellt am: **02.05.2024**

Persistenter Link: https://doi.org/10.5169/seals-196262

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern.
Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden.
Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

Ein Dienst der *ETH-Bibliothek*
ETH Zürich, Rämistrasse 101, 8092 Zürich, Schweiz, www.library.ethz.ch

http://www.e-periodica.ch

nommer laitière de Montreuil. Mme Elisabeth leur fit bâtir une cabane dans son jardin, monta leur petit ménage et les attacha tous deux à son service. Alors Jaques ne soupira plus et trouva que Marie avait apporté avec elle la Suisse tout entière à Montreuil. Mme de Travanet composa à cette occasion les paroles et la musique de la romance intitulée : *Pauvre Jaques*. L'air, les paroles et l'anecdote coururent la ville, et l'on s'attendrissait au récit de cette idylle transportée des montagnes de la Suisse dans les jardins de Montreuil. La louange publique n'oublia pas la princesse qui avait fait le bonheur de ces deux enfants de la Suisse.

Malheureusement, Mme Elisabeth fut victime de la Révolution. Liée au sort du roi et de la reine, elle fut enfermée au Temple et mourut sur l'échafaud le 9 mai 1794. La femme de Jaques, si dévouée à sa bienfaitrice, fut aussi mise en prison. Jaques trouva le moyen de fuir et de retourner plus tard en France pour tenter d'arracher sa chère épouse à la mort. Son courage fut couronné de succès; il obtint sa mise en liberté et la ramena dans le canton de Fribourg.

C'est le 26 mai 1789 qu'avait eu lieu le mariage de Jaques et de Marie.

On lit sur les registres de la paroisse de Saint-Symphorien, où ils reçurent la bénédiction nuptiale, que le mari se nommait Jaques Bosson et la femme Marie-Françoise Magnin, tous deux natifs de Bulle, canton de Fribourg, Suisse.

Napoléon intime

M. Taine, l'éminent historien, dont on peut ne pas partager toutes les opinions, mais dont les travaux ont une extrême importance, a, à diverses reprises, étudié la figure de Napoléon Ier, en qui il a vu pour ainsi dire un homme d'une autre époque que la sienne, un survivant des aventuriers du quinzième siècle.

On n'a pas oublié, sans doute, que la sévérité de ses jugements émut le prince Napoléon, qui lui répondit par un livre très vif, mais sans aucune portée philosophique, car ce n'était qu'une apologie passionnée du terrible destructeur d'hommes.

Au cours d'une nouvelle étude sur Napoléon, M. Taine a été amené à traiter une question assez piquante.

Certes, il a de plus hautes visées que de relever ces détails, mais nous retiendrons, comme une chose curieuse, cette partie de son travail.

Il montre un Napoléon intime... incroyablement goujat (c'est, à la vérité, le seul mot qui convienne); ce dédain de toutes les règles de la bienséance, M. Taine incline à le croire voulu, comme pour corroborer ce mot célèbre de l'Empereur, en une de ses heures de fol orgueil : « Je suis à part de tout le monde, je n'accepte les conditions de personne ».

Et on voit, dans ce chapitre, d'après les Mémoires encore inédits du comte Chaptal, Napoléon semblant s'attacher à repousser le Code vulgaire de la civilité extérieure, rompant intentionnellement avec les plus élémentaires usages de politesse.

« Le bon goût, disait une fois Talleyrand, dans une de ses boutades, est son ennemi personnel; s'il pouvait s'en défaire à coups de canon, il y a longtemps qu'il n'existerait plus ! »

* * *

Ces notes inédites de Chaptal relèvent d'étonnants petits faits.

Uu jour, dans un bal de l'Hôtel-de-Ville, on lui présente une jeune femme, qui avait une grande réputation de beauté.

Elle faisait son compliment à l'Empereur

Napoléon l'arrête, la toise, la regarde dans les yeux et s'écrie :

— « Ah ! bon Dieu, on m'avait dit que vous étiez jolie ! »

Et il passe.

Cet affront public, sans raison, sans excuse, causa à la malheureuse femme, stupéfaite, une abominable crise de nerfs.

Une autre fois, à un bal de la Cour, un vieillard s'incline, en voyant passer le souverain, et manque de perdre l'équilibre. Napoléon s'approche de lui, et se met à sourire :

— « Allons, fait-il, vous n'avez plus beaucoup de temps à vivre ! »

Il y a des traits nombreux qui attestent cette sorte de méchanceté réfléchie, son besoin de tyrannie en tout.

Un jour, il y avait dîner d'apparat aux Tuileries. L'Empereur avait à sa table quinze de ses grands dignitaires toujours un peu inquiets de cet honneur, car ils connaissaient les bizarreries d'humeur du « maître ».

On prend place, et les valets servent le potage.

Aussitôt, Napoléon se lève et déclare le dîner terminé.

Il prenait ainsi un plaisir, qui semble absurde, à exercer son despotisme dans les plus petites choses.

* * *

Un soir, il y avait aux Tuileries un cercle de dames, dont plusieurs étrangères, récemment arrivées à Paris.

C'était la société la plus choisie et la plus raffinée.

Napoléon paraît, ne leur adresse aucun salut, répète, dix fois de suite : « Il fait chaud ! » et il se retire les laissant stupéfaites.

Découvrait-il par hasard, de ses yeux perçants, une intrigue, il ne tardait pas à mettre le mari au courant d'une situation qu'il eût peut-être toujours ignorée, et il le faisait avec une sorte de férocité, comme pour jouir du chagrin du malheureux époux trompé.

Il n'était pas plus discret, au reste, en ce qui concernait ses propres conquêtes.

Une fois, le Ministre des Cultes, Portalis, vient au Conseil, le visage ravagé. Interrogé, il déclare qu'il vient de perdre un de ses parents les plus chers. Napoléon n'a pas un mot banal de condoléances; il hausse les épaules et il dit : « Cela m'est bien égal ! »

Ces notes de Chaptal sont bien caractéristiques. C'étaient des observations faites sur le moment. Elles ont tout l'accent de la vérité.

Il y avait, chez Napoléon, comme un besoin d'une attitude agressive, comme une joie d'offenser.

Ce Napoléon intime aide à comprendre le Napoléon de l'histoire.

Lè dou marghelî.

— Dis-mè vâi, Jean-Louis, est-te bin zu lo meti stu l'hiver ?

— Na, pardieu, mauvaise annâïe, né presque min zu dè môo et lo pou que l'âi a zu l'étâi ti d'âi poûro diabllio. Et tè, François, c'ein va-te mî pè tsi vo ?

— Ouai !... peindeint l'hiver qu'on arâi lo teimps, n'ein n'a pas pî ion que volliè sè décida dè parti; mâ pas petou que pu coumeinci d'allâ après la tourbe, clliau bougro déménadzont coumeint dâi sorciers.

La Monnaie.

La partie de la route de Lausanne à St-Maurice, comprise entre le pont de l'*Eau-Froide*, à l'entrée sud de Villeneuve et le point de bifurcation du chemin de Noville, est connue par les habitants de l'endroit sous le nom de *La Monnaie*.

Le long de *La Monnaie* on n'a, au premier plan, que les fossés qui bordent la route et les marais qui sont au-delà.

A certaine saison de l'année, ces grands fossés captivent les regards du piéton par la riche végétation de leurs plantes aquatiques, parmi lesquelles s'étalent, à la surface de l'eau, les magnifiques corolles du nénuphar.

Cette eau renferme une quantité considérable de grenouilles, dont le cri : oueh ! oueh ! vous atteint d'avance et vous poursuit après.

Il paraît que le nom de *La Monnaie*, donné à ce tronçon de route, est vieux, très vieux.

Voici ce que l'on raconte de son origine :

Un montagnard, revenant de Villeneuve, comptait la monnaie qui lui restait en poche

— Tai ! pas mé què sa batze !

— Oueh ! dit une grenouille.

— Ie vé reconta : ion, dou, trâi, quatro, cinq, chî, sa ; pas ion dè plie.

— Oueh ! oueh ! disait la grenouille.

— Sa, tè dio.

— Oueh ! oueh !

— T'ein a meintu.

— Oueh ! oueh !

— Eh bin, tai ! conta tè-mêma, du que te crâi d'ein mé savâi què mè.

Et sur cela, le paysan lance sa monnaie dans le fossé.

C'est dès lors qu'on a donné au tronçon de route, sur lequel s'est passée cette scène, le nom de *La Monnaie*.

Un peu plus haut, c'est *La Bourgogne*. Nous serions curieux de connaître aussi l'origine de ce nom transjurain.

La fête du village.

Chaque année, le mois de mai ramène dans nos villages la fête par excellence, celle des petits et des grands, des jeunes et des vieux, l'*Abbaye*, enfin.

Deux jours de festins, de danses et de coups de fusil, il y a là de quoi faire battre bien des cœurs et mettre en émoi les ménagères et les tireurs, qui s'adressent à l'avance de troublantes questions : « Parviendrai-je à viser juste, ou mes balles iront-elles s'égarer on ne sait où ?.. — Réussirai-je mes beignets et mes gâteaux ?.. Mes filles trouveront-elles des danseurs convenables ?... »

Mais il est rare que tout ne se passe pas à la satisfaction générale ; les coups de carabine ne sont pas toujours heureux, mais l'odeur de la poudre d'une part, les perçants appels des instruments de cuivre d'autre part, ne laissent sur les fronts aucun nuage inquiétant. Partout la gaîté règne ; les maisons elles-mêmes, entourées de jardins fleuris, ont l'air d'être de bonne humeur et les mamans, sans excepter celles qui ont la mauvaise habitude de tout voir en noir, prennent en ce jour leur physionomie la plus aimable. Elles offrent avec grâce de grandes assiettées de bonnes choses aux cavaliers de leurs filles et elles redoublent de douceur envers eux si elles ont quelque espoir de les avoir un jour pour gendres. Il arrive en effet assez souvent que ces petits repas sans conséquence, semble-t-il, sont suivis de bien des repas de noces et de baptêmes.

La table débarrassée, la vaisselle lavée et remise en place, le reste des bricelets mis en lieu sûr, les ménagères peuvent en toute conscience s'accorder un moment de plaisir et aller voir la danse, et cela d'autant plus que leurs maris qui, depuis de longues heures s'acharnent à la conquête de l'un des prix suspendus sous l'avant-toit du stand, commencent à se rapprocher d'elles.

Le pont de danse devient le rendez-vous général ; il n'y manque pas un enfant, pas un grand-père et tous portent envie aux privilégiés auxquels l'âge permet de s'en donner à cœur joie.

A une heure fixée, la coutume le veut ainsi, le cri attendu avec impatience retentit enfin :

« Une danse pour les vieux ! »

Alors une mêlée bruyante et joyeuse se produit. Tous s'élancent, tournent de ci de là, se cognent les uns contre les autres, puis finissent par échouer, essoufflés, contre les barrières, heureusement solides, du pont de danse !

Une danse pour les vieux, c'est la règle ; mais si ceux-ci envahissent avec ardeur la place de danse, ils se montrent fort récalcitrants lorsque vient le moment de rendre ses droits à la jeunesse impatiente.

« Comment, c'est déjà tout ?... N'y aurait-il pas moyen de nous en laisser tourner encore une ? Voyons, ne faites pas tant d'histoires ! »

Il n'y a pas moyen de résister et le président de la Société des « garçons » donne l'ordre désiré : « Encore une pour les vieux ! En avant la musique ! »